

De la démocratisation numérique à la fragilité des médiateurs

Catherine Voyer-Léger

Number 243, Winter 2013

Nouveaux enjeux de l'édition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voyer-Léger, C. (2013). De la démocratisation numérique à la fragilité des médiateurs. *Spirale*, (243), 56–57.

De la démocratisation numérique à la fragilité des médiateurs

PAR CATHERINE VOYER-LÉGER

Le milieu culturel et le milieu de l'édition vivent actuellement deux mouvements qui, sans être contradictoires, semblent paradoxaux. D'une part, bailleurs de fonds et organismes institutionnels sont plus que jamais préoccupés par la médiation culturelle et le développement des publics. D'autre part, les mutations actuelles du milieu tendent à fragiliser les différents médiateurs traditionnels.

Selon une perspective un peu angélique, l'élimination de ces médiateurs qu'on appelle souvent les intermédiaires — sous-entendu : ceux qui font augmenter le prix des produits — devrait permettre au créateur de rendre son œuvre directement disponible au public et au public de rentrer directement en contact avec l'œuvre de son choix. Il serait difficile de m'accuser de tenir une position antinumérique primaire. Pour tout dire, je blogue moi-même (ce qui est sans doute la forme la plus accessible d'auto-édition) et je suis une grande consommatrice d'outils numériques. Ça ne m'empêche pourtant pas de voir les écueils qui nous guettent.

L'éditeur n'est pas qu'un « faiseur » de livre, il contribue aussi à l'organisation et au maintien du secteur culturel au sein des communautés.

LES MÉDIATEURS FRAGILISÉS

Au premier chef, je considère les libraires comme des médiateurs entre l'œuvre et le public. On sait que plusieurs d'entre eux traversent des moments difficiles, affaiblis à la fois par la concurrence des achats en grande surface et des achats en ligne. Or, aucune de ces options n'offre un service « sur mesure » qui pourrait se

rapprocher des conseils de libraire qui aura permis à des générations de lecteurs de sortir des sentiers battus. Si les plateformes numériques permettent de rendre disponible un plus grand nombre de titres, elles ne favorisent pas le bouquinage et assez peu la discussion. Ce faisant, elles risquent surtout d'appuyer une tendance qui veut que tout le monde achète ce que tout le monde achète.

Les éditeurs aussi sont des médiateurs entre l'œuvre et le public. Sans avoir le monopole de la qualité, l'éditeur offre un regard extérieur sur le texte et regroupe autour de lui des auteurs qui partagent sa propre idée de la littérature (de qualité). Du coup, l'éditeur devient aussi un guide pour le public qui trouve dans ces « maisons » des lieux symboliques où il se sent chez lui.

LE MYTHE DE LA DÉMOCRATISATION NUMÉRIQUE

L'argument qui stipule que l'abolition des médiateurs serait un atout pour le public comme pour le créateur repose sur certains mythes. À court terme, peut-être que le public paiera moins cher et que le créateur empochera un plus fort pourcentage, mais les tendances du marché laissent croire qu'une plus grande fragmentation de l'offre continuera à favoriser les gros vendeurs. La promotion d'un milieu littéraire sans éditeurs repose finalement sur les capacités individuelles de chaque auteur de tirer, seul, son épingle du jeu en obtenant un gros succès. Puisque ce rêve est généralement un leurre, il faut se rendre à l'évidence : à plusieurs, il est plus facile de se positionner dans un marché compétitif qui a tendance à faire taire les voix marginales.

Les passionnés de littérature comme je suis — et comme vous êtes sans doute puisque vous lisez ceci — font fausse route à tenter de comprendre les changements du marché à l'aune de leurs propres réflexes. Laisée à moi-même devant l'immensité de l'offre, je sais comment me retrouver. J'ai accès à une panoplie de ressources (revues, émissions de radio, critiques, etc.) et j'ai une connaissance du milieu du livre qui me permet de naviguer avec certains repères. Nous savons que, laissé à

lui-même, le lecteur « lambda » aura tendance à se tourner vers ce qu'il connaît ou ce dont il a entendu parler. Ce n'est pas une attitude qui favorise grandement la découverte. Il est normal que la plupart des lecteurs n'aient pas toujours accès à des clés, mais il est légitime aussi qu'ils aient accès à des médiateurs qui leur fourniront des pistes. Aucun agrégateur informatique, aussi performant soit-il, ne nous a encore prouvé qu'il est capable de le faire de façon sensible et intelligente.

LES MILIEUX MINORITAIRES

Cette mise à mal des médiateurs a des conséquences encore plus graves dans les milieux culturels fragiles. Par exemple, pour les communautés francophones et acadiennes avec lesquelles je travaille, chaque lieu de médiation qui disparaît constitue une perte importante pour la vitalité francophone des communautés. Il ne reste plus qu'une quinzaine de librairies francophones à l'extérieur du Québec. Celles de Toronto et de Vancouver ont fermé leurs portes ces dernières années. Dans un contexte social où le bilinguisme est très répandu, on imagine que la disparition des médiateurs peut contribuer à pousser les gens vers les best-sellers anglophones facilement accessibles et souvent moins chers.

La disparition des éditeurs aurait aussi des conséquences importantes. On peut penser qu'un certain nombre d'auteurs ne trouveraient plus de « maison » où faire fleurir leurs textes et se tourneraient vers l'autoé-

dition. Mais la multiplication d'auteurs atomisés ne contribue pas autant à la vitalité littéraire d'un milieu qu'une institution qui, par ses ressources et le nombre de créateurs qu'elle réunit, peut soutenir des initiatives plus vastes de promotion et de commercialisation. L'éditeur n'est pas qu'un « faiseur » de livre, il contribue aussi à l'organisation et au maintien du secteur culturel au sein des communautés.

Toute centralisation de la chaîne du livre débouchera sur une lente uniformisation. C'est bien le paradoxe du tournant numérique qui, tout en favorisant l'accès à une plus grande diversité, risque de contribuer à la *promotion* d'une plus grande uniformité. Il ne s'agit pas de dire qu'il faut rejeter les avancées offertes par les technologies, simplement de souligner qu'elles ne remplacent pas les médiateurs de la chaîne du livre qui contribuent à faire de celle-ci autre chose qu'une usine à saucisses.

À terme, il me semble que la fragmentation du milieu ne peut que favoriser les plus voraces. Regroupés, nous pouvons plus facilement faire entendre la diversité de nos points de vue sur l'art et le monde. La lente disparition des conseils du libraire comme du travail éditorial n'augurerait rien de bon pour la diversité culturelle et littéraire. †



Une histoire de tentacules

PAR PIERRE-LUC BEAUCHAMP

LA PIEUVRE VERTE : HACHETTE ET LE QUÉBEC DEPUIS 1950

de Frédéric Brisson

Leméac, 236 p.

La marque Hachette est perçue par plusieurs comme emblématique de la présence historique française dans le monde du livre québécois. Dans cet ouvrage tiré de sa thèse de doctorat, Frédéric Brisson, spécialiste de l'histoire de l'édition et de la librairie, retrace l'implantation de la « pieuvre verte » dans le paysage éditorial québécois depuis 1950. Il se penche plus particulièrement sur la place de Hachette dans l'évolution de l'industrie du livre au Québec. Dans cette étude métho-

dique et fouillée, Brisson établit que Hachette a été un catalyseur de l'adaptation du marché québécois aux enjeux de la deuxième moitié du XX^e siècle.

Parmi les questions historiographiques auxquelles se rattache la réflexion de l'auteur, on identifie certains axes majeurs reliés aux enjeux et aux débats sur l'étude de l'édition. Ce livre s'avère notamment une fenêtre sur la configuration du monde éditorial francophone,